4448

PARIS et ORLÉANS, 15 Mai 1924

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.
30 cent. *pour l'extérieur*
bi-mensuel

3e ANNÉE, n° 35

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, *ido*, italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires.... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr.
Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro — 18 fr. — — 24 fr.
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 35
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Réalités, Vérités

J'ai beau me faire violence, je ne puis me résoudre à crier : « Vive la République ! » Ce cri me semble périmé, vieillot, indigne d'un homme libre. Celui qui le pousse est aveugle, ou fou.

La République d'aujourd'hui est tellement au-dessous de la République idéale que nous rêvons, que nous ne pouvons lui témoigner aucun attachement. Elle symbolise trop le règne du mensonge et de la médiocrité pour que nous éprouvions le besoin de nous sacrifier pour elle. Il nous est impossible de lui vouer un culte qu'elle ne mérite pas.

Aujourd'hui comme hier, aujourd'hui plus qu'hier, c'est la finance qui tient dans ses mains le sort des nations. La presse stipendiée par elle fabrique l'opinion, incapable de discerner le vrai du faux. L'argent va dans les poches de quelques individus tarés, que les politiciens protègent, ayant besoin de leurs concours. Ces gens-là ne cessent de s'enrichir, inventent chaque jour quelque combinaison pour ruiner les peuples. Jamais rassasiés, nul frein ne les arrêtant, ces financiers « internationaux » préparent sournoisement les pires catastrophes, sèment selon leur bon plaisir la misère et le deuil, asservissant le monde entier. La foule ignorante et stupide, laisse faire. Très peu savent ce qui se trame dans les coulisses.

Un homme d'Etat ne peut pas être un homme de cœur. Il faut pour remplir intégralement ce rôle, être privé de toute sensibilité et posséder l'âme d'une brute.

Une république obligeant des prisonniers à « faire la grève de la faim » pour obtenir justice est une république pourrie. C'est une sale république et une république sale. Elle doit disparaître. Réduire les gens à employer de tels expédients pour attirer sur eux l'attention, c'est du sadisme. Mais rien ne nous étonne de sa part.

Il est certain que quelques individus sont aujourd'hui les maîtres, capables de tout pour satisfaire leurs passions. Politiciens et financiers se donnent la main afin d'augmenter leurs revenus, soignant leurs intérêts au détriment de l'intérêt général. Des lois sont votées, qui sont de véritables crimes, sans que personne ne s'en doute. Une spéculation effrénée s'est emparée des classes dirigeantes qui ne savent qu'inventer pour soutirer de l'argent à ceux qui persistent à le gagner proprement.

La plupart des députés votent des lois sans en connaître un traître mot. Quelques malins dirigent les débats. Ils abusent de l'ignorance de leurs collègues.

« Baisse du franc », « inflation » et autres vocables témoignent de notre degré de civilisation. Civilisation de financiers et de politiciens, qui ne font guère honneur à l'humanité, et par laquelle nous retournons à l'âge des cavernes, sans les avantages que pouvaient avoir nos ancêtres dans leur conception simpliste de la vie. Elle n'a conservé du passé que ses imperfections. On ne vit plus maintenant que pour permettre à quelques individus plus tarés que les autres de s'installer dans la paix comme dans la guerre, de prendre possession de notre « moi » pour tenter par tous les moyens d'en faire un esclave. Ils essaient de substituer dans les cœurs la bêtise à la raison, l'ignorance à la science, l'égoïsme à l'altruisme, afin d'exercer plus sûrement leur coupable industrie. Pour mieux profiter de l'ignorance humaine, ils tentent de l'éterniser, et de s'y installer pour des siècles.

Des gens s'installent dans la Ruhr comme ils se sont installés dans la guerre. Ce sont les mêmes gens qu'on retrouve partout, chaque fois qu'il s'agit de faire une opération fructueuse qui, si elle les enrichit, appauvrit les populations.

A l'heure où la misère fait plus que jamais ses ravages, où la plupart des individus meurent de faim, les classes dites dirigeantes s'empiffrent et s'amusent. C'est un défi qu'elles lancent à la pauvreté. Elles le font ostensiblement, mues par une sorte de sadisme, leur presse vantant les menus de leurs banquets, leurs bals, leurs réceptions. Si elles avaient encore l'honnêteté de ne pas déguiser sous le masque de la charité le désir effréné de luxe et de plaisir qui les étreint. Mais non ! Il faut que nous sachions que ces ennemis de toute joie dansent pour donner de l'or aux malheureux ! pour soulager la misère ! pour les pauvres, s. v. p. ! Et le contraste de cette misère avec ce luxe inouï est ignoble. Cette bourgeoisie est répugnante.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Du monopole foncier
et de quelques autres monopoles

Le second des grands monopoles de l'Etat est le monopole foncier. Le monopole de l'argent prélève l'intérêt, le monopole foncier prélève le loyer ou la rente.

Le loyer, c'est la redevance que le locataire paie au propriétaire de la maison ou du logement qu'il habite ; la rente (rente foncière, fermage), c'est la redevance que le fermier paie au propriétaire du terrain qu'il met en valeur.

L'Etat protège le propriétaire de biens-fonds pour toute la superficie de terrain qu'il possède — peu importe qu'il puisse habiter ou non lui-même, faire valoir ou non par lui-même la maison, les terres qu'il possède.

Dans certains pays, ce privilège lui permet de posséder d'immenses étendues de terre sur lesquelles vivent un grand nombre de paysans, dont la condition n'est pas meilleure que celle des *serfs*.

Frère de l'agioteur est l'accapareur ou spéculateur foncier : celui-là exploite l'ouvrier ; celui-ci pressure le paysan et en fait un exploité.

* * *

L'Etat détient aussi d'autres Monopoles. Il « protège » certaines espèces de marchandises grâce aux « tarifs douaniers » ; ce qui confère à leurs fabricants un privilège tel qu'il les met en situation de produire à bon compte et de vendre très cher. L'Etat accorde aux inventeurs le privilège des « brevets » qui leur donne le droit de produire et d'exploiter seuls et exclusivement leurs découvertes. L'Etat concède enfin aux producteurs intellectuels, aux artistes un privilège spécial appelé « droit d'auteur », qui leur rend possible à eux, durant toute leur vie, et à leurs héritiers, pendant un certain temps après leur mort, de toucher exclusivement le produit de leurs œuvres et d'interdire toute réimpression qu'ils n'auraient pas autorisée, bref de supprimer toute concurrence.

Mais ces divers monopoles n'exercent leur action que dans un cercle relativement restreint, n'atteignent qu'une partie relativement peu considérale du peuple. Ils ne sont pas comparables au monopole de l'argent, qui frappe la grande masse de la population et tous les travailleurs indistinctement. Leur influence ne peut pas être mise en parallèle avec celle du monopole monétaire, qui règne dans tous les domaines, et place l'arme voulue dans les mains du capital pour mater le Travail.

John Henry MACKAY.

En guise d'épilogue

Le gouvernement de M. Mussolini se pique de moralité — tous les gouvernements de dictature sont d'ordre moral — *et, comme conséquence, il avait supprimé les maisons de jeu. La dictature au service de la morale publique, quel beau sujet pour un prix de Rome, quelle leçon de choses aussi. Mais quelques mois ne s'étaient pas écoulés qu'on s'aperçut que les casinos et autres temples du dieu de la chance continuant à être ouverts au delà des Alpes, les touristes étaient moins nombreux en Italie. Car on a beau être touriste, se sentir un faible pour le ciel enchanteur et les mers azurées de la péninsule latine, on n'en veut pas moins perdre son argent — quand on en a à perdre — à taquiner la roulette ou la dame de pique. Du coup, la moralité fasciste fléchit et devant le préjudice causé au commerce italien desserra les cordons de son rigorisme. Pas pour rien, bien entendu... Les tripots autorisés dans les régions fréquentées par les touristes devront acquitter une forte taxe... Car, tel le premier flic venu, l'Etat est toujours plus ou moins prêt à fermer les yeux sur la morale dont il s'est arbitrairement constitué le gardien pourvu qu'on lui graisse la patte. Et c'est toute la morale que je voulais tirer de cette histoire.*

QUI CÉ.

Lendemain de vote

Joseph avait voté pour la première fois de sa vie. Jusque là, il ne s'était jamais intéressé à la politique, mais cette fois-ci, il ne s'agissait rien moins que de l'avenir, que du sort du pays. Et Joseph, petit employé de bureau, depuis qu'il avait commencé à travailler, célibataire parce qu'il n'avait jamais pu réunir les fonds nécessaires pour se mettre en ménage, Joseph avait été touché. Tout le monde votait. Même et jusqu'à l'anarchiste du septième — celui dont la concierge disait qu'il avait une tête à jeter une bombe dans une église — qu'il avait rencontré à sa section de vote. Et qui lui avait répondu, Joseph s'étonnant de voir un anarchiste voter : « Mon vieux, une fois n'est pas coutume. »

Il était sept heures du matin. La rue était déjà pleine de soleil. Joseph s'était réveillé allègre et dispos. Il s'habilla vivement, descendit l'escalier quatre à quatre et se dirigea en courant, machinalement, inconsciemment, vers le bistrot-charbonnier qui vendait les principaux quotidiens. Au fait, Joseph ne se rendait même pas compte qu'il courait. Il jeta avec une hâte aussi inconsciente ses trois sous dans la sébile du débitant-marchand de journaux et déplia fébrilement le journal qu'il avait choisi.

— Nom de Dieu — rugit-il — ça y est.

Oui, ça y était ; pour s'y être mis pour la première fois, on peut dire qu'il avait réussi. Le parti pour lequel Joseph avait voté, « son » parti, avait remporté la victoire. Et quelle victoire : 377 élus sur 580 députés à élire, presque les deux tiers. Il n'y avait pas à barguigner, le triomphe était complet. D'ailleurs, tout le monde avait voté ou presque, contrairement aux habitudes ; le nombre des abstentionnistes était infime... Joseph se sentait le cœur plein de lueurs et de clartés. Ce qu'il devait faire beau à la campagne ! Hier, dimanche, Joseph n'avait quitté sa chambre et cuisine du rez-de-chaussée que pour aller prendre part au scrutin... Une journée en banlieue un jour de semaine, à Meudon ou à Nogent, coupée par un déjeuner dans un de ces petits restaurants pas trop cher comme on en trouve tant dans les environs de Paris !... Toutes ces pensées, ou plutôt toutes ces images traversaient l'esprit de Joseph, elles s'en allaient, revenaient, prenaient mille formes, se prolongeaient... — Hein, une bonne journée de repos en semaine pour fêter la victoire de « mon » parti. Bah ! un lendemain d'élections, on se passera bien de moi chez Lefèvre et C°. Demain matin, j'expliquerai que j'ai dû m'aliter, pris par un malaise soudain, et qu'il m'a été impossible d'envoyer un pneu...

Le résultat de ce monologue fut que Joseph se dirigea non vers son bureau, mais vers l'embarcadère le plus proche...

Ah ! la jolie promenade en Seine par ce lundi de mai avec le soleil qui transformait les vagues en autant de paillettes ! Et qu'on est à l'aise quand on n'est pas gêné par la foule. Il n'y avait comme passagers que des personnes se rendant à leur travail ; mais lui Joseph, électeur pour la première fois, allait « faire la bombe » pour fêter la victoire du parti auquel il avait donné sa voix... Oh une toute petite bombe, comme vous pensez bien que se la peut accorder un employé de bureau de chez Lefèvre et C°.

Alfortville. Fin de la traversée. Les bords de la Marne, un gazon piqué de fleurs aux nuances éclatantes, des arbres feuillus. De l'eau, de l'air, de la fraîcheur. Joseph vagua, flana, musa, s'allongea sur l'herbe, se remit debout, fit un bout de repromenade, se réallongea et se sentit faim.

A quelques pas, justement, un traiteur de modeste apparence offrait aux touristes affamés quelques tables couvertes en guise de nappes de feuilles de papier blanc. Joseph choisit la seule qui fût occupée et s'installa comme par hasard à cette table, où lui faisait vis-à-vis une petite dame, d'apparence modeste elle aussi, et au minois pas trop chiffonné.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que la petite dame avait laissé tomber accidentellement sa serviette et que Joseph s'était précipité pour la lui ramasser. Ce qui donna lieu à notre électeur pour la première fois, et à la petite dame, de faire la conversation ensemble jusqu'à la fin du repas. Je ne sais ce qu'ils se dirent, mais les oiseaux chantaient joliment dans les branches et l'eau où se mirait le soleil coulait avec un petit bruit de cascade délicieux. Bref, Joseph demanda l'addition « pour les deux. »

Un garçon, d'aspect aussi modeste que le petit restaurant et la petite dame, répondit en présentant un petit morceau de papier rectangulaire.

— Trente-sept francs vingt... Ce n'est pas donné. Vraiment, ce n'est pas la peine que « mon » parti triomphe...

— Nous, mon vieux, des partis, on s'en fout... et, sur cette réflexion philosophique, le garçon ramassa les trente-sept francs cinquante que Joseph avait déposés sur la table... Trente centimes de pourboire... Heureusement pour le garçon que les clients de passage sont plus généreux.

Qu'est-ce que 37 fr. 50 ? Pas grand' chose dans la vie d'un homme ; beaucoup pour Joseph à ce moment là, car on était à la moitié du mois. Mais il s'agissait de faire bonne contenance devant la petite dame au minois pas trop chiffonné. Bah ! on se rattraperait en mettant un cran de plus à cette vieille ceinture. Et Joseph déambulait sans y penser davantage, offrant le bras à la petite dame. Les oiseaux chantaient plus harmonieusement encore que tout à l'heure et il y avait de la volupté dans l'air ambiant. La Marne semblait embrasée.

La rivière est parsemée d'îlots où maintes idylles aboutissent à leur fin naturelle. Du moins, elles ont cette réputation. Comme par un fait exprès, une de ces îles, toute verte, se dressait devant nos deux promeneurs. Sans même consulter sa compagne, Joseph héla le passeur et les voici tous deux embarqués et débarqués à bon port... Or, sur cette île rôdait un homme en uniforme, agent de police, garde champêtre ou garde pêche, je ne sais trop, qui se trouva soudainement en présence du couple, peut-être plus étroitement enlacé qu'on ne doit l'être en plein air ? Bref, l'homme en uniforme — quelle que fut sa fonction — leur fit remarquer que leur posture était « indécente. » Ce ne fut pas le terme dont il se servit, mais ça revient au même, et cela il le dit sur un ton plus bourru que méchant.

Les nouveaux amants interrompirent leur... conversation...—Ce n'est vraiment pas la peine que mon parti ait gagné aux élections, hasarda Joseph.

— Ton parti, on s'en fout, rétorqua l'homme en uniforme... nous, on est toujours du parti qui gagne ; et puis ne rouspétez pas ou je vous dresse procès-verbal.

Et il s'en fut en ricanant.

Mais la petite dame à l'aspect modeste avait repris sa cloche et « réparé le désordre de sa toilette », comme on dit dans les faits divers. Elle était en proie à une crise de larmes. Elle était peut-être mariée, qui sait ? Force fut pour Joseph de rehéler le passeur qui accourut, poli et goguenard. Une minute après tous deux se retrouvaient sur la berge.

Une fois sur la terre ferme, le courroux de la petite dame à l'apparence modeste ne tarda pas à s'extérioriser : — Je vous prie de passer votre chemin et de me laisser la paix. Votre parti et vous, vous faites deux belles andouilles..... Et, sur cette déclaration, la voilà qui file d'un pas léger et rapide.

Joseph, Joseph l'électeur d'hier, restait médusé, sidéré, ébahi sur la rive, stupéfié que pareille profession de foi pût sortir de la bouche d'où coulaient cinq minutes auparavant des paroles tout miel et tout sucre. Joseph est encore incapable de se remémorer combien de temps il resta là, planté sur ses deux pieds, regardant vaguement l'eau qui coulait et qui lui paraissait charrier des noyés, verts, verts à vous faire évanouir de peur. Quand il se réveilla, il était temps de rentrer chez lui.

Ah ! cette eau sale et verte, tout le long du voyage elle lui donnait des nausées. Il se demandait s'il n'allait pas avoir le mal de mer, en pleine Seine.

Il avait à peine mis le pied dans la cour que la concierge le rappelait.

— Eh ! Monsieur Joseph, un pneu pour vous.

— Un pneu pour moi... Joseph l'ouvrit fébrilement. Il contenait ces simples mots :

« Monsieur. Votre absence injustifiée nous met dans l'obligation de nous priver de vos services. Vous pouvez passer à la caisse à partir de demain matin à 8 heures. Salutations empressées. P. P. Lefèvre et C° : Illisible. »

Non, ce n'était vraiment pas la peine que « son » parti eût remporté la victoire.

E. ARMAND.

Aux Compagnons

On tente de procéder en ce moment à une révision, à un redressement de l'individualisme anarchiste, car il paraît que — telle la constitution de 1875 — l'anarchisme a besoin d'être revisé. Je suis très peu orthodoxe, pour ma part, et mon individualisme a toujours plus ou moins exhalé une odeur de fagots. Je suis donc aussi éloigné que possible de toute tendance à la cristallisation ou à la momification de la pensée individualiste. Je voudrais seulement voir clair. On me parle de réviser, de redresser l'individualisme anarchiste. Fort bien. Mais vers quelles plages veulent nous conduire les pilotes de ce bateau tout récent? Voilà ce qu'il s'agit de savoir.

On m'avouera que la substitution du mot libertaire *au mot* anarchiste *est un redressement vraiment insuffisant. Pour la bonne raison que les deux mots veulent dire la même chose. « Anarchiste » veut dire anti-archiste, c'est-à-dire anti-autoritaire, et libertaire ne veut rien dire d'autre. Autoritaire est synonyme d'archiste et libertaire d'anarchiste, voilà tout. Libertad, qui ne manquait pas de bon sens, tout épicurien qu'il fût — et l'épicurisme, le rabelaisisme ne sont-ils pas, après tout, l'ultime ou rationnelle expression ou concrétisation du bon sens? — Libertad donc répétait souvent que « libertaire » était un mot à l'usage des anarchistes qui avaient peur de se compromettre. Il y avait du vrai dans cette boutade. Donc là pas de prétexte à révision. Individualisme anarchiste ou libertaire, c'est* kif-kif. *Libertaire n'est pas synonyme de* libéral, *mais d'antiautoritaire; il est moins voyant, moins expressif, moins affichant qu'anarchiste, et c'est tout.*

Ce n'est pas non plus une raison que d'invoquer son âge pour légitimer le besoin (?) de révision de l'individualisme. Ou c'en est une mauvaise, à mon sens. On croirait entendre de vieux sénateurs que les années ont assagi.... « Les illusions de notre jeunesse, les enthousiasmes de nos vingt ans.... » Et quand on pense que derrière ces vieux suivent les jeunes gens désabusés... de ce à quoi ils n'ont pas goûté, bien entendu! Cet « assagissement » exhale un relent de cercueil. Jouir de la vie tant qu'il reste du sang dans les veines, tant que le désir met le cerveau en ébullition — et cela aujourd'hui même — car, demain, que serons-nous, où serons-nous? — voilà la sagesse.

Pour amener ou produire ce redressement, cette révision, s'efforcer de nuire à certains militants ou propagandistes, toujours les mêmes — ériger cette besogne de dénigrement en système — cela ne présente vraiment rien de nouveau. Jeter le discrédit sur qui ne pense pas comme vous, c'est plus facile que de s'attaquer aux thèses qu'il expose. Je n'ai nulle intention de juger, mais on ne m'empêchera pas de remarquer qu'il ne fallait pas être doué d'une mentalité supérieure pour s'en prendre constamment à ceux qui avaient eu maille à partir avec la justice civile ou militaire — trop fréquemment avec des arguments que n'auraient pas désavoués les pourvoyeurs des établissements pénitentiaires ou les polémistes de journaux à scandale.

Je me servais un jour devant Elisée Reclus de l'expression « marchands du temple » — qui n'est pas bien nouvelle, comme on va le voir. Ce camarade — très doucement, comme c'était son habitude — me demanda par qui cette apostrophe avait été lancée. Je lui répondis, affirmativement, que c'était par Jésus. — Eh bien, me dit-il, il aurait mieux fait de se taire, lui qui ne subsistait que des dons des femmes pieuses qui s'intéressaient à sa prédication. — Avant de vouloir chasser les marchands du Temple, il est nécessaire de se demander si, au fond, ce n'est pas l'envie de prendre leur place qui fait mouvoir le débitant d'invectives. Tous ces gros mots ne valent pas un raisonnement. Tenez! celui-ci auquel on reprochait, il y a six mois, d'avoir changé son fusil d'épaule, on l'inculpe maintenant de traditionnalisme renforcé. Ah! la puérile polémique.

Quelles sont les plages où ces redresseurs ou révisionnistes nouveau style nous poussent à échouer :

La participation aux élections;

L'adhésion à une République mondiale ou supranationale;

L'enrôlement dans une association destinée à faire légitimer par l'Etat le refus de porter les armes — et celui-là seulement — par « motif de conscience »;

L'adhésion plus ou moins franche, plus ou moins déguisée au gouvernement de l'élite du prolétariat, à l'idée de lutte de classes.

Il n'y a rien là qui porte la marque de l'individualisme anarchiste ou libertaire : toutes ces attitudes comportant la reconnaissance de l'Etat, du gouvernement ou de sa caricature. L'idée de la lutte de classe est tout ce qu'il y a de moins anarchiste ou libertaire. Ou, du moins, pour l'anarchiste ou le libertaire il n'y a que deux classes : ceux qui veulent et ceux qui nient l'autorité, les systèmes d'autorité, les méthodes autoritaires. Qui s'avère partisan de la coercition gouvernementale, administrative, sociétaire, n'est ni anarchiste ni libertaire.

Je me demande comment les redresseurs ou réviseurs de l'individualisme anarchiste ou libertaire n'ont pas compris que l'anarchisme perdait toute sa valeur critique ou éducative dès que — comme un corps ou un ensemble — les anarchistes se trouvent mêlés à une action gouvernementale ou politique ou réformiste (par exemple : prendre part à des élections législatives, *c'est-à-dire soutenir l'application de la thèse qui légitime la domination du plus grand nombre — ou prêter un appui quelconque à l'avènement au pouvoir d'une classe ou d'une caste économique ou politique). Il n'est pas ici question d'orthodoxie ou de tradition; il y a une question de bon sens qui fait qu'on regarde comme absurde de dire qu'un objet est blanc et noir à la fois, qu'il pleut et fait sec en même temps. Pourquoi ne pas quitter l'étiquette anarchiste ou libertaire? Ce serait si simple, si loyal, si propre!*

Le jour où au lieu d'être une formation, une attitude, une façon de concevoir la vie, de s'y comporter, une aspiration, une expérience, une réalisation — simple ou en série, individuelle ou à plusieurs — le jour où l'individualisme antiautoritaire deviendrait un parti, eh bien! ce serait un parti comme les autres, pas plus intéressant que ne sont les autres, finissant par se louer ou se vendre au plus offrant et dernier enchérisseur. Ce qui constitue la noblesse, la dignité, la fierté, la valeur des individualistes, anarchistes ou libertaires, ce qui les situe en dehors, à part, c'est qu'on ne les trouve point mêlés à la cuisine des partis politiques. Ils ignorent les concessions, les tractations, les programmes maxima et minima, les ménagements politiques et sociaux, bref tous les ingrédients de plus ou moins bon aloi qu'il faut jeter dans la marmite pour obtenir un bouillon acceptable pour la mentalité moyenne du public qu'on veut atteindre, et qu'on éloignerait si on ne lui donnait pas à absorber cette mixture chèvre et chou. C'est bien assez de s'abaisser aux concessions, pis aller ou expédients auxquels chacun de nous pris personnellement, est quotidiennement acculé. Conservons, individualistes anarchistes ou libertaires, une aspiration, une vision, une revendication, une thèse pure de tout alliage, nette de toute compromission. C'est justement cette netteté et cette pureté de conception qui est la caractéristique, la gloire de notre, de mon monde.

C'est comme pour le végétarisme ou végétalisme — ou encore pour l'illégalisme.

Domela Nieuwenhuis me disait un jour — et c'était un strict végétarien — que le végétarisme était une question d'hygiène, non point d'anarchisme. J'en suis resté à ce point de vue qui n'est ni orthodoxe, ni dogmatique, mais simplement frappé au coin du bon sens — toujours.

Pour l'illégalisme, on aura beau écrire cent romans plus ou moins genre cinéma-policier comme Chez les Loups, *on ne me fera jamais croire qu'un individualiste anarchiste ou libertaire soit autre chose qu'*alégal *en son for intime, à moins que les vocables anarchiste ou libertaire aient perdu tout sens étymologique. On ne me fera jamais admettre — même quand on le réprouverait — que* l'illégalisme — *affaire, effet de tempérament — ne soit pas un aspect, une face de l'alégalisme. L'autre jour, à Lyon, un camarade italien a prononcé quelques mots très simples qui résument toute la question et que voici : « Ce n'est pas parce que les illégalistes français n'ont pas été à la hauteur de leurs idées que l'illégalisme, en tant que thèse, soit une erreur ou une inconséquence; serait-ce vrai — et ils ne sont plus là pour se défendre — que toutes leurs fautes réunies n'empêcheront pas que l'illégalisme est une forme de la pratique de l'anarchisme. » C'est exact. Qui en douterait encore après les attitudes d'un Renzo Novatore et d'un De Lusi?*

Je cherchais un mot pour définir cet individualisme opportuniste, politique, électoral, il vient de me venir sous la plume : c'est de l'individualisme à la putain repentie. *Bah! qu'ils redressent ou révisionnent, il ne nous dit rien qui vaille, leur individualisme de carton-pâte. Et il ne nous fait pas peur non plus.*

Une remarque, pour finir. Communistes ou individualistes, les journaux « anarchistes » ou « libertaires » semblent n'être rédigés qu'à l'usage des copains. S'il y a une crise dans l'anarchisme, c'est sûrement une « crise de recrutement ». On ne fait plus, pour ainsi dire, de propagande accessible au grand public et je confesse moi-même que la première page de l'en dehors *n'est pas toujours la feuille de propagande qu'elle pourrait être.*

Il est vrai que le temps est passé où les lecteurs, les amis, les simples sympathisants faisaient des abonnés aux périodiques antiautoritaires ou achetaient plusieurs exemplaires de chaque numéro pour les distribuer autour d'eux. Depuis que j'ai créé l'abonnement de propagande à l'en dehors, *je n'ai pas reçu une seule demande d'abonnement quadruple. Il est vrai qu'il faut tellement d'insistance pour amener les camarades actuels à se rappeler qu'ils ont à régler leur propre abonnement, ou simplement à refuser le journal dont ils ne veulent plus, qu'on en conclut qu'ils se f..... un peu de la propagande.*

Le prochain numéro portera la date du 31 mai.

E. A.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

A propos d'un nouvel "esprit de corps"

Havelock Ellis voudrait que « les vêtements ne nous dérobent plus le corps humain et que le couturier cesse d'assumer les fonctions d'un créateur. »

Rien de plus juste si l'on songe que « tous les vingt ans environ — écrit Pascale Saisset — apparaît une nouvelle conception du corps féminin dont dépendent les nouvelles créations de la mode, qui prévaut sur toutes les autres et suivant laquelle il faut avoir ou ne pas avoir une gorge, des hanches, une taille. Ces avantages naturels sont tantôt écrasés impitoyablement, tantôt mis en valeur sans aucune espèce de vergogne. Jamais on ne cultiva la gorge comme sous l'Empire où elle était presque mise en corbeille, tandis que le corps était unifié, perdu sous la jupe longue et flottante. On dut montrer la totalité de son mollet, bien ou mal fait, entre 1912 et 1914, et jamais on ne fut si obligatoirement plat que depuis 1920. Nous sommes loin de l'antiquité où l'on drapait les formes avec une naïveté et une science admirables et nous nivelons, sans y parvenir du reste, les quelques avantages de notre corps. La faiblesse de nos créateurs de modèles en regard des Athéniens est le résultat de cette erreur. Ils ont remplacé l'adoration du corps féminin par la superstition de la silhouette. »

Or, on vient de suspendre l'instituteur Adolf Koch qui, dans une école non confessionnelle du quartier Moabit, à Berlin, faisait exécuter à des enfants nus des deux sexes, de moins de treize ans, des exercices de gymnastique rythmique! Voilà où nous en sommes au vingtième siècle, pas plus avancés qu'au Moyen Age!... En réponse à sa suspension, Adolf Koch vient de créer une revue consacrée à la propagande de l'esthétique corporelle.

La longévité amoureuse

Dans le *Mercure de France*, le docteur Voivenel cite quelques cas de la longévité amoureuse chez les hommes de lettres. Ibsen regagnant la Norvège après vingt-sept ans d'absence est l'objet de l'admiration passionnelle des jeunes femmes. Gœthe, à soixante-dix ans, fait le bonheur de la jeune Marianne de Willemer. Châteaubriand, Victor Hugo après soixante-dix ans « courent » de la grande dame à la grisette. Berlioz, à soixante-dix, tombe éperdûment amoureux d'une femme de vingt-six ans. Toutes ces amours semblèrent donner du renouveau à leur œuvre. A pleines mains on peut cueillir aussi des noms de femmes âgées amoureuses. Elisabeth d'Angleterre, Christine de Suède, Catherine de Russie, Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse... C'est César, à 56 ans, amoureux de la jeune Cléopâtre. C'est Henri IV, à 57 ans, se travestissant en palefrenier pour voir Charlotte de Montmorency, âgée de 16 ans, etc...

Gœthe, immortel poète, disait à ce sujet : « Des hommes de ce genre sont des natures géniales, spécialement organisées; ils passent par *une nouvelle puberté*, tandis que les autres hommes ne le sont qu'une fois. » Il prêchait d'exemple d'ailleurs. On peut ajouter à la mention qui en a été faite ci-dessus qu'à soixante-quatorze ans il devint passionnément amoureux de la jeune et florissante Urika de Lewezow, qui « répondit à sa flamme ».

Aux exemples féminins cités plus haut, il convient d'ajouter Ninon de Lenclos qui était encore si belle et si attrayante à quatre-vingts ans qu'elle ne manquait pas d'amants et les « rendait heureux ».

PORTRAITS

Victor Hugo

II

En histoire, Dieu ne crée rien de neuf. De Hérodote à Carlyle, c'est la même fripouille qui occupe le centre de la scène et la même humanité qui baisse la nuque, se regimbe et recourbe la tête. De temps à autre, il replâtre un Tibère, refait un Néron, regalvanise un Robespierre. Depuis Caïn, il n'y a pas eu un seul crime original d'inventé. Pas un progrome dont on ne retrouve le modèle dans l'Ancien Testament. Le désastre de la Martinique est de même nature que celui de Pompéï. La même argile, les mêmes hommes. Les mêmes causes naturelles, les mêmes ennuyeuses conséquences.

Le regard normal de tout être humain au-dessus de vingt-cinq ans trahit la fatigue. Toutes les autres expressions des yeux sont contrefaçon pure. La vingt-cinquième année écoulée, rien de nouveau ne peut survenir; auparavant, nous ne faisons que répéter les gestes ancestraux. Après cet âge, nous nous répétons nous-mêmes. Nous sommes des perroquets, des singes supérieurement organisés. Nous avons la capacité de goûter les sensations neuves, les mondes nouveaux, les nouveaux mots. L'être humain est un amant passionné de l'inconnu, mais nous avons épuisé la coupe de la vie. Nous sommes encore jeunes; mais la vie est une chose usée, surannée, aussi banale que la lumière, aussi fastidieuse que l'amour. Dieu est mort; c'est un vieillard fatigué, avait déjà dit Victor Hugo. Il n'a plus rien à nous montrer, à nous enseigner, à raconter. Euclide, Platon, Aristote, Eschyle ont tout dit — et ils n'étaient pas les premiers.

Une seule énigme subsiste : pourquoi y a-t-il quelque chose? Et si Dieu existe, quel est son utilité? Pourquoi existe-t-il? Nous ne connaissons que trois dimensions. Deux et deux feront-ils éternellement et platement quatre? O Dieu, si tu veux nous divertir, crée pour nous un monde à dix dimensions. Fais-nous découvrir quelque merveilleuse planète ignorée de nos télescopes, là-bas, par delà ton vieil éther ridé, une planète où nous puissions nous enfuir, armes et bagages, et rafraîchir nos cerveaux et nos cœurs à bout de forces. Fabrique à notre usage de l'inimaginable, de l'inconcevable, un nouveau macrocosme et un nouveau microcosme. Nous avons inventé, nous, des mythes merveilleux et de délicieux contes de fées. Ne peux-tu pas en faire autant dans ta Toute-Puissance?

De la pose. De la pose. De la pose. Voilà le cri qui a éternellement assailli le Génie lorsqu'il s'est mis à faire une incursion dans l'empire du défendu, à battre en brèche les remparts du Dieu conventionnel. Les cochons, les vaches, les poules, les oisons ne posent jamais. Mais ils ont dans la tête que posent l'aigle qui se prépare, perché sur son roc, à s'élancer; et le lion qui se dresse, prêt à bondir. Les Polonius de la critique règlent le compte du satanisme d'un Baudelaire, des rugissements d'un Hugo, du donjuanisme d'un Byron, du protéiformisme d'un Henri Heine, de la pluralité d'incarnations d'un Wilde avec ces trois mots : de la pose. C'est un jugement de Lilliputiens.

Sans la pose, le Génie n'est pas le génie. Toute grandeur devient consciente d'elle-même. Tout être supérieur semble jouer un rôle. Ce qu'on appelle pose dans le génie est simplement la manifestation de personnalités multiples et contradictoires. Les esprits simples, logiques, secs, dont les pensées, les émotions et l'évolution ne dépassent pas celles de leurs ancêtres — dont ils ne sont que le prolongement et non un développement — ces esprits-là sont stupéfiés devant la myriade de masques qu'arbore le génie. Ils ont le même regard qu'une vache qui contemple les nuances changeantes de l'aurore.

Le Génie est à la fois Caïn et Abel, Lucifer et Jehovah, Hamlet et Falstaff, Munchhaüsen et Euclide. Hugo avait des multitudes comprimées au-dedans de lui. De même que Léonard de Vinci fit jouer toutes les attitudes mentales possibles, Hugo fit jouer toutes les attitudes imaginatives possibles. Avec Byron et Wilde, il fut l'homme le plus sincère de son siècle. François Villon posait-il en faisant le cambrioleur? Je le crois. Ce fut d'une ironie magnifique. Les poses du génie sont parfois un jeu sacré. Epater le bourgeois, mettre en pièces les chefs-d'œuvre galvanisés de la routine, faire des culbutes par-dessus l'arche sociale de l'Alliance, accomplir la chose suprêmement absurde et scandaleuse aux yeux ronds du Sens Commun — voilà l'ironie sinistre, armé de laquelle le génie tient tête à la stupidité. On sait que Jupiter lui-même se métamorphosa en génisse pour épater la galerie.

On dit que le génie est égoïste; à la vérité, sa forme de développement psychologique est supérieure à l'égoïsme. Il est impersonnel. Il croit non seulement en lui-même, et cela absolument, mais il se subdivise à l'infini de manière à s'adorer lui-même sous une myriade de transformations, et il trouve sa joie en ses orgies de formes. Il s'adore à la troisième personne du pluriel. Le cerveau d'un Hugo, d'un Gœthe, d'un Whitman porte un miroir gigantesque à son sommet : il s'y réfléchit toutes les attitudes de ses existences quotidiennes : physiques, morales, cérébrales. Devant ce miroir, comme pour une répétition, défilent les embryons des choses qu'ils n'ont pas osé faire et les incarnations des choses qu'ils ont osé faire. Devant ce réflecteur impartial, impassionné, les innombrables « moi » du génie sont toujours à la parade. C'est le merveilleux phénomène de l'auto-conscience au zénith de son évolution terrestre. C'est la Personnalité passant en revue ses affirmations multiformes. C'est l'auto-conscience d'un Soleil colossal retenant dans sa monstrueuse orbite un nombre incommensurable de satellites.

Contre Hugo et contre Shelley, on a hurlé « blasphémateur. » Comme si l'esprit pouvait blasphémer. Comme si la pensée pouvait être impie. Comme si le cerveau pouvait mal faire. L'esprit humain a inventé Dieu, son privilège c'est de tuer Dieu quand il lui convient. Il n'y a qu'un seul blasphème dont l'esprit humain est capable — interdire l'entrée à la pensée qui heurte à sa porte. Le Génie n'est jamais aussi sublime que lorsqu'il fulmine ses anathèmes contre les murailles du ciel. Lucifer menant ses armées contre l'Eternel; Prométhée — de la cime du Caucase — lançant ses foudres contre Jupiter; Caïn menaçant du poing les étoiles; Lucrèce supprimant Dieu de l'atome sans âme; Flaubert rassemblant les museaux des croyants de tous les temps pour leur faire tenir compagnie, dans l'auge, au cochon de saint Antoine; Shelley déclouant le Christ de sa croix et le précipitant dans le fossé; Nietzsche essayant de porter Dyonisos sur le trône de Dieu et perdant sa raison dans cet effort; Baudelaire tapissant les portiques des Cieux de litanies à la louange de Satan; Victor Hugo — sous le masque de Zoïle — vitupérant son Dieu : — peut-on mettre cela en parallèle avec l'onctuosité, l'hypocrisie de Tartufe?

Puisque les commandements sont toujours à la mode, je hasarde celui-ci : « Tu ne blasphémeras pas le génie. Le génie seul peut dire avec autorité : « Ne me touche pas ». Tous les génies sont des dieux incarnés. Ils peuvent attaquer toutes choses, mais tu ne t'attaqueras pas à eux ».

BENJAMIN DE CASSERES.

En marge des compressions sociales (1)

« La Clairière. »

Créons des « milieux libres », des « colonies individualistes », dit-on bien souvent.

Il arrive parfois qu'« on » cherche à mettre ces projets à exécution. A l'avance « on » prévoit — « on » règle, même — la marche de ce « milieu »; puis, tout étant à point « on » tente l'expérience. Mais, une fois sur place, « on » constate un oubli qui est de taille : la plupart des composants de ce dit « milieu » manquent de connaissances et d'aptitudes professionnelles. Et, hélas! « on » ne devient pas cultivateur du jour au lendemain!

Ces ennuis, ces difficultés du début nous les avons eus, nous aussi. Nous ne dirons pas que nous les avons complètement surmontés, mais, tout au moins parés. A l'heure actuelle, la « Clairière » a ses assises dans le sud-ouest de la France, sur un domaine de cent soixante hectares. La région est assez pittoresque, et, sous les rayons du bon soleil, dame Nature se montre, on ne peut mieux, ravissante et merveilleuse (ça change un peu des lugubres horizons des cités enfumées!).

« La Clairière » se compose, présentement, de six membres : deux copines et quatre copains. Nous nous mettons à la disposition des camarades qui, partisans de « milieux libres », seraient désireux de venir faire un stage de quelques mois parmi nous. Ces camarades seront logés et nourris (alimentation végétarienne) gratuitement. Pour plus amples renseignements et détails, écrire à PIERRE VOISSET, au Charrier, par Soumensac (Lot-et-Garonne).

Lettre de l'Amérique Centrale.

25 mars 1924... Je n'ai pu te répondre avant aujourd'hui. Un mois durant, j'ai été alité et je t'assure que ce n'est pas amusant d'être malade dans la brousse, à deux jours à cheval d'une ville et pas de docteur... Et cela sous les tropiques, en plein tremblement de terre, et sous une tente... Il y a la nourriture, tu peux croire qu'elle laisse à désirer : du maïs, du riz, des bananes... et c'est à peu près tout. Certes, il y a place pour mieux, mais il faut attendre — un, deux, trois ans — et l'attente est très dure.

D'un autre côté, il y a un quelque chose qui plaît. Est-ce la faculté de déterminer son travail qui est entière — ou bien la recherche des humains au lieu d'être recherchés par eux — ou encore la beauté du paysage? Je ne sais.

Reste maintenant à savoir si nous pourrons nous y habituer, ma compagne et moi. J'ai vécu à Londres, à Paris, à New-York, à Buenos-Aires, et j'ai 35 ans. Pourrais-je — provenant de cette civilisation intense — m'adapter à cette nature intensément *nature*?

Nous sommes donc à 8 jours, aller et retour, d'un petit centre où l'on trouve église, petits commerçants, médecin et dentiste. En cas d'extrême nécessité on ferait le trajet en deux jours... à condition de crever les chevaux... Mais que les copains se persuadent bien que les bananes ne viennent pas toutes seules et que pour s'en procurer, il faut travailler dur, très dur... Le climat est possible jusqu'ici... Naturellement, il s'agit ici d'une première impression après deux mois de séjoué. Qui sait si après un an mon impression ne sera pas tout autre... Excuse cette lettre au crayon, je n'ai pas d'encre...

J. D.

Ecole agricole Végétalienne de Bascon.

Les naturophiles et les camarades désireux de se libérer vraiment, sont avisés que trois visites-excursions à Bascon, sont organisées pour la Pentecôte, 9 juin, 14 juillet et le 15 août. Prix de l'inscription, comprenant vivres et couchage, pour deux journées : 15 francs. S'inscrire dès maintenant pour une de ces dates, en joignant le prix de l'inscription, auprès de Charles Fouyer, à Bascon, près Château-Thierry (Aisne).

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté *en dehors* de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Le Désir

Tu passas et un hôte divin, le Désir, s'installa dans mon cœur. Et il me poussa vers toi. La vision de ton corps harmonieux réveilla mes sens...

En mon cerveau, un essaim tyrannique de tentations fait que je te désire, ô créatrice d'un caprice encore inassouvi.

Viens! Franchissons à pas feutrés le seuil du Temple de l'Extase, où seuls, les anges de la volupté dictent des commandements doux comme des sons de harpe.

Tu seras le violon sublime d'un instant, d'une heure, ô despote irrésistible. L'amour infini est celui qui a la durée d'un éclair.

Et tu fuiras vers d'autres rives, mon désir fou apaisé...

M. ROCHE.

Croquignoles

Histoire de bergères.

Le Français est un mouton délicieux, vraiment; ce n'est pas la bergère qui lui déplaît en soi, mais le costume et l'allure. Le 11 mai dernier, l'électeur a voulu d'une bergère qui fût un peu moins collet-monté, un peu moins ancien régime, dont le bonnet fût plus penché sur le côté que celui de la précédente. Et puis il lui faut un chien fanfreluché, qui mette davantage de façons à lui mordre les mollets. Rappelez-vous que le français se soucie peu d'être mené aux champs et parqué : il est toujours prêt à se laisser paître et tondre, dès lors que la tondeuse n'est pas bégueule et mange du curé. Voilà pourquoi le communisme rébarbatif et à l'aspect un peu cosaque n'a pas plu. C'est bon en Russie, mais en France.....

En France, d'ailleurs, on n'a jamais voté pour une idée, pour une politique, pour un parti; on vote contre un parti, contre des personnes, contre une politique. Aussi les organes du Bloc des Gauches réclament-ils le départ du locataire de l'Elysée. Au fait, pourquoi ne pas appeler à la présidence un néo-individualiste? Sans avoir besoin de mettre en mouvement l'appareil législatif, comme il a le droit de grâce, il libérerait, tous les copains qui s'étiolent en prison, politiques, militaires, de droit commun. Il ferait cesser l'exil de ceux que tourmente le mal du pays. Voilà une belle réalisation individualiste « libertaire » ou je ne m'y connais pas. Le Bloc des Gauches doit bien ça au parti de l'individualisme électoral.

CANDIDE.

Poème révolutionnaire

Nos pieds laissent des traces de sang sur les routes...

Vous nous reprochez notre cruauté.
Vous vous dites en vous-mêmes :
— oh ! pourquoi tant de sang, tant de flammes,
tant de décombres ?
Ne pouvait-on révolutionner le vieil homme
sans creuser tant de fosses ? —
Ne pouvait-on bouleverser le vieil ordre des choses
sans accumuler tant de cadavres, amonceler
tant de ruines ?
C'est que vous ignorez tous les torts dont nous
avions à nous venger,
les avanies, les affronts, les dégoûts, les humiliations
dont on nous avait abreuvés et saturés ;
les arbitraires dont pendant des temps, des temps
et encore des temps,
nous avons été les victimes, les malheureuses et impuissantes victimes...

Nos pieds laissent des traces de sang sur les routes...

Ceux avec qui nous avons eu maille à partir
se sont montrés inexorables à notre égard,
impitoyables.
Ils nous ont contraint d'ingurgiter le calice de
l'amertume et du désespoir
jusqu'à la dernière goutte.
A nos râles, à nos délires d'agonisants,
ils ont répondu par le vinaigre de l'injure ou de la
raillerie.
Ils ont défilé devant les horribles croix
où nous gisions suspendus, cloués,
de front inondé de sueur, saignant par tous les
pores...
Ils ont passé devant nos croix,
le verbe moqueur, le visage mauvais,
tournant en ridicule les aspirations qui nous étaient
si chères.....
Ils n'ont pas eu la moindre compassion
pour les larmes et les chagrins des nôtres,
de ceux que nous aimons de toute la force de notre
sentiment
et qui — peut-être plus que nous — ont souffert de
nos souffrances.

Nos pieds laissent des traces de sang sur les routes...

Ils ne nous ont pas tenu compte d'une torture,
d'une seule ;
pour fait grâce d'une seule heure de martyre.
Aussi lorsqu'a sonné l'heure des représailles,
à l'inexorable nous avons répondu par l'inexorable.
Nous ne sommes pas de ceux qui rendent le bien
pour le mal, nous autres.
Mais pour ample que soit notre revanche
— étendue, intense, complète, sanglante même —
soyez certain qu'elle n'équivaudra jamais
— oh ! non jamais —
à la somme d'afflictions, de douleurs, de tourments,
de supplices de toutes sortes
que nous ont infligés
depuis que ce monde est monde
ceux qui dirigent, ceux qui dominent, ceux qui
gouvernent ;
les détenteurs de privilèges et les maîtres de monopoles,
eux, leurs valets et leurs parasites.

Nos pieds laissent des traces de sang sur les routes...

E. ARMAND.

Maison Centrale de Nîmes, 1921.

Débrouillons-nous !

Aussi travailleur que tout autre; ressentant plus vivement que les autres la surveillance de ceux qui nous observent, afin de tirer de nos efforts le maximum de rendement, nous souffrons moralement davantage de notre présence à l'atelier, présence qui nous est rendue hypocritement obligatoire, si nous voulons manger. L'organisation sociale est conçue de manière que nous ne pouvons nous esquiver que difficilement de cette situation.

Les quelques loisirs dont nous disposons sont consacrés à la satisfaction de notre intellectualité. Nous négligeons trop souvent de nous préoccuper des changements que nous pourrions apporter à notre situation, qui veut que nous soyons liés déplorablement à un patron auquel nous livrons notre liberté et notre surmenage, afin qu'il puisse, sans trop de peine, s'offrir tout le luxe qui lui plaît. Travailler dans ces conditions est une double amertume.

Oh ! je sais bien que l'espoir des changements radicaux, peut suffire pendant un temps. La jeunesse qui pense est toute radieuse de posséder un rêve qui se concrétise si facilement en son âme fervente. Quelques lectures d'écrivains enthousiastes suffisent pour lui démontrer, d'une façon péremptoire, la facilité qu'il y aurait à instaurer une société parfaite, après un coup de force réussi. Ne leur enlevons pas trop cette illusion; car celle-ci perdue, la réalité devient plus prosaïque et l'individu y perd son engouement. D'illusionniste heureux qu'il était, le voilà forcé à regarder sa vie en face, et sa vie ne ne peut être belle et libre que s'il essaye par lui-même de se la rendre telle. Cette crise douloureuse d'un cerveau, qui s'est habitué à croire à la possibilité d'un paradis terrestre collectif, est pénible. Elle est nécessaire. Tout en gardant la même répulsion pour tout ce qui est autorité arbitraire, le cerveau, dégagé des irréalités, prend une autre direction. Ce qui se perd doit être remplacé. L'individu qui pense n'admet pas et ne peut pas ne plus penser. Dès l'instant que son rêve s'est enfui en laissant derrière lui la trace de la liberté entrevue, il cherche, il travaille pour acquérir réellement le mieux-être dans les conditions qu'il désire. Fuir le plus possible, pour lui-même, toutes espèces de commandements et d'obéissances, tout en restant dans une société où esclaves et maîtres sont la presque totalité; voilà sa seule aspiration. Pour la réaliser, il faudra qu'il « se débrouille ».

C'est là où je voulais en venir. Aucune solution parfaite n'a encore été trouvée, et je doute fort qu'elle le soit un jour. L'homme qui la trouverait serait le plus grand rédempteur qui ait jamais vu le jour. Ne pouvant trouver la solution idéale, essayons de nous en approcher le plus possible, ce qui déjà a été fait par quelques-uns et depuis fort longtemps. Le tout est d'y apporter des précisions, pour susciter chez les copains une envie nouvelle d'essayer.

Nous croyons rendre service à notre milieu en posant nettement le problème du « débrouillage ». Nous nous proposons donc, dans *l'en dehors*, de développer au fur et à mesure, du mieux que nous pourrons, les quelques « filons » de notre connaissance, qui faciliteront aux copains le passage entre les mailles serrées d'une organisation sociale qui ne comporte que des maîtres ou des esclaves. Sans chercher l'absolu, nous y trouverons toujours l'avantage d'être relativement plus libres et d'accomplir davantage.

Nous mettons notre seule satisfaction dans l'espoir de voir nos copains plus heureux, et plus aptes à propager l'insurrection par les facilités que peut donner l'indépendance matérielle, qui permet de dire sans trop de risques ce que l'on pense de tous et de tout. Ce sont ces copains-là que nous voulons pour associés et pour amis.

Pierre BONNIEL.

Vivre " chacun pour soi "

La vérité aimante du sentiment noble et profond qui s'est épuré de toute jalousie, je l'appelle « injalousie ». Flamme-Force de plus en plus grande, à force d'être de plus en plus pure, l'injalousie devient la flamme sans fumée.

HAN RYNER.

Vivre...

Prononcer ce mot c'est respirer profondément, c'est sentir en soi un besoin impérieux d'utiliser son activité au mieux de l'aspiration du moment.

Comme les minutes qui passent, la vie est multiforme, et oserais-je dire sans forme autre que celles que nous créons pour notre bonheur ou que nous nous laissons imposer pour notre malheur?

« Chacun pour soi », trois mots qui complètent heureusement le mot « vivre »...

L'horizon est vaste si nous le regardons de haut, mais va se rétrécissant au fur et à mesure que nous descendons. A moins que ce ne soit en nous-même. Alors, ô miracle ! l'effet veut comprendre la cause... la parcelle de vie veut admirer et aimer toute la vie...

Manifestation grandiose et éternelle, la vie créatrice d'elle-même ne peut-être reçue ou donnée — ou *vice versa* — que par et pour chacun des êtres qui peuplent la terre. Sans devenir l'apanage d'aucune secte ni d'aucun sectaire.

Afin qu'en et hors chacun se réalisent : « Beauté », « Bonté », « Vérité », nécessité vitale pour l'aptitude à faire le « Bien » — ne faut-il pas vivre *chacun pour soi?*

Ovide DUCAUROY.

Le Troisième Sexe

DE CAMILLE SPIESS

Nous avons annoncé brièvement l'apparition d'un nouveau livre dû à la plume de Camille Spiess : Ainsi parlait l'Homme (1). *On peut ne pas tomber d'accord avec Spiess, lui reprocher de se servir d'une terminologie étrange et compliquée, l'accuser même de manquer d'intelligibilité. On ne saurait refuser au prophète de la psycho-synthèse, non pas seulement le don de l'originalité, mais bien la faculté de la pensée panoramique, c'est-à-dire d'embrasser et de percevoir, dans une même idée, plusieurs images, plusieurs conclusions simultanées. Il nous a semblé que l'étude ci-dessous, écrite spécialement pour* l'en dehors, *constituait l'un des plus clairs exposés qui aient été jamais donnés du* Spiessisme. *C'est une introduction essentielle à la lecture de* Ainsi parlait l'Homme.

Nul, aujourd'hui, n'ignore que Freud a expliqué les phénomènes du psychisme par la sexualité. En décomposant les éléments sexuels de la mentalité humaine, il a procédé à ce qu'il appelle la « psychanalyse ». C'est à ce système psychanalytique que Spiess a voulu répondre par une « psycho-synthèse ». Chez lui, Eros se confond avec Psyché. L'amour naît au moment où le Conscient absorbe l'Inconscient et le Subconscient, pour donner la Connaissance de Soi, autrement dit l'âme qui s'épanouit en Amour.

La psycho-synthèse, c'est la synthèse psycho-sexuelle, c'est la fusion d'Eros et de Psyché.

Pour Spiess, l'esprit et la vie sont identiques, et puisqu'ils sont identiques, en unissant l'âme au corps et par conséquent à la vie sexuelle, la psycho-synthèse par cela même unit l'âme à l'esprit.

Par d'autres voies, j'étais arrivé moi-même à cette conclusion, à laquelle aboutit Camille Spiess, que le génie est un microcosme. Pour le génie, le multiple, c'est l'unique. Et le fait de comprendre, par la compréhension de soi-même, l'unité objective de l'Univers, c'est ce que Spiess appelle *l'objectivité subjective*.

Lorsque l'esprit, par ce que Han Ryner appelle le subjectivisme, est parvenu à l'objectivité, il a la Conscience totale. Connaître, c'est aimer; et aimer, c'est connaître. Par la conscience totale, le génie s'identifie à l'Amour absolu. Le génie aime toute l'humanité parce que, profondément, il la connaît.

C'est ici qu'intervient le Troisième Sexe.

Pour Spiess, *la pensée est un être vivant.*

L'esprit, étant créateur, a besoin d'un sexe pour procréer. Le troisième sexe, c'est celui de l'esprit.

Mais ne craignez pas de me voir m'égarer dans la métaphysique. Ce serait trahir le philosophe de la psycho-synthèse, dont le système est une bio-psychologie. Nous verrons tout à l'heure comment le sexe de l'esprit se rattache à la biologie.

Tout d'abord, quel est l'homme du troisième sexe ? L'on va se récrier si, d'après Camille Spiess, je réponds: c'est le Pédéraste. Car la terminologie de Spiess est fort curieuse, et avec elle le mot « pédéraste », reprenant son sens étymologique (PAI DÔN ERASTÈS), signifie : *celui qui aime les enfants*, bien entendu d'un amour purement intellectuel.

Nous avons vu que le génie aime nécessairement l'humanité; et ce qui représente le mieux l'humanité, c'est l'enfant, c'est l'adolescent.

L'homme du troisième sexe, étant l'amant spirituel de ceux qu'il veut instruire, est par définition un philosophe. Or, le philosophe, apte de par sa nature à la génération spirituelle, se situe au-dessus des sexes; et c'est pourquoi il se sent en affinité avec l'adolescent, avec l'impubère, dont la neutralité sexuelle le séduit.

Telle que nous venons de l'examiner, la pédérastie spirituelle est un principe de régénération. Bassement sexuelle, l'homosexualité n'est que dégénérescence. La confusion n'est pas possible.

Il y a dans les livres de Spiess un mot qui revient souvent, avec des épithètes assez méprisantes: le Juif. On pourrait croire qu'il s'agit là d'antisémitisme. Il n'en est rien. Camille Spiess s'en prend simplement au métissage, à l'impureté ethnique, dont le cas, dit-il, se renouvelle chaque fois que se produit la fécondation croisée dans le phénomène de la génération.

En somme, selon Spiess, mis à part quelques types généraux, nous serions tous des Juifs. Car, presque toujours livré au hasard, le phénomène de la génération renouvelle constamment les résultats du sang mêlé aux origines. Originellement, le mélange de sang noir s'est opéré chez les Hébreux, la concupiscence ayant rapproché des filles de Cham, les fils de Sem et de Japhet. C'est pourquoi, avec son habituelle originalité dans les termes, Spiess, pour dire *le métis*, dit *le Juif*. Mais là se borne son « impérialisme » ethnique, qui est en réalité un simple vouloir de sélection sexuelle.

Bref, Spiess accuse le Juif, puisque Juif il y a, d'avoir établi, d'avoir répandu dans le monde une confusion entre la pédérastie de l'esprit et l'inversion sexuelle. Il prétend que l'instinct sexuel du métis est synonyme de son impuissance psychique, de son inaptitude à la génialité. Extrêmement intelligent, le métis ne connaît des choses que l'extérieur. L'extérieur, c'est la science. L'extérieur, c'est la civilisation. Mais, il ne pénètre pas au fond, qui est sagesse et intuition totale, immuable ou absolue. Il ne saurait admettre que le cerveau puisse contenir tout l'univers. Il manque de cet instinct supérieur qui est à proprement parler l'âme, qui mène au-delà des apparences et s'incorpore à l'*anima*, à la vie universelle.

Cette faculté de pénétration à l'intérieur des choses, c'est ce que, pour mon compte, j'ai appelé *l'instinct psychique*, terme qui horrifie Camille Spiess et auquel il préfère celui de *génie érotique*. L'attrait qui permet à l'intuition de pénétrer les mystères, c'est l'amour. Individualisé par l'amour, le génie de la race donne la conscience universelle.

Or, selon Spiess, seul l'Aryen pur, reconstitué par la sélection sexuelle, parvient à cette synthèse de l'homme et de la femme qui donne l'être parfait, l'Adam-Eve, parangon de l'humanité, chef-d'œuvre de l'univers humain, Homme Normal des origines, c'est-à-dire antérieur à l'opération de la Genèse qui consista à lui retirer une de ses côtes.

Cet Archétype de la race, ayant reçu cette faveur particulière de conserver toutes ses côtes n'a pas besoin d'un sexe extérieur à lui pour créer. Il engendre spirituellement, et son esprit se féconde lui-même. Il est, je le répète, l'Homme du Troisième Sexe, l'être complet en qui vivent à la fois l'Homme et la Femme et l'Enfant.

Ce type d'Androgyne supérieur, en qui les virtualités sexuelles s'équilibrent et dont l'instinct érotique est devenu intelligence pure, est le résultat de l'hermaphrodisme double, le résultat de la fécondation mâle et femelle de l'œuf. En pareil cas, le plasma germinatif qui représente le cerveau opte pour les deux sexes, en même temps que le soma, corps organique, opte pour le sexe masculin.

Lorsque la semence femelle adhère encore à l'œuf, celui-ci peut se développer sans être fécondé par la semence mâle, qui joue simplement le rôle de propulseur. L'embryon donne alors une fille, par hermaphrodisme simple (lignée pure, qui représente *l'éternel féminin*). Si, au contraire, la fécondation mâle de l'œuf se produit, ce qui est la fécondation croisée, l'œuf pourra donner soit un garçon (c'est-à-dire, selon Spiess, *Israël*), soit un inverti, qui est l'homo-sexuel par fécondation croisée inverse, autrement dit fécondation femelle de l'œuf mâle.

Nous arrivons ainsi aux trois sexes déjà admis par Platon: l'Homme ou l'Androgyne, qui est bisexuel; le Mâle ou Israël, qui est hétérosexuel; et la Femelle, qui est unisexuelle. A ces trois catégories, il convient d'ajouter une quatrième sexualité, également citée par Platon, qui est l'homosexualité ou l'inversion sexuelle du gynandre.

Comme on le voit, l'ensemble du problème obéit à des lois bio-psychologiques.

Il a été précédemment établi que les lois de la vie sont les mêmes que les lois de l'esprit. C'est parce que la vie et l'esprit s'identifient que les phénomènes de la fécondation déterminent, dans l'ordre moral, les différents types humains.

L'homme complet, celui qui se féconde lui-même et dont la pensée est un être vivant, c'est un simple phénomène de fécondation bilatérale qui le produit.

Et l'attrait qu'exerce sur son esprit *l'éternel-adolescent* s'explique par le fait biologique que l'adolescent, comme le génie, participe des deux sexes.

La synthèse bio-psychologique de l'âme et du corps, de l'esprit et de la sexualité, donne cette aptitude à féconder l'esprit humain, que Spiess s'est plu à dénommer malicieusement le « troisième sexe ».

FLORIAN-PARMENTIER.

(1) 5 fr. 50 franco et recommandé.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (26)

Des impositions sur les Juifs furent perçues plus rigoureusement que toutes les autres. Un receveur fit visiter, devant une foule de témoins, un vieillard de quatre-vingt-dix ans pour savoir s'il était circoncis.

Il aimait les femmes à l'excès et mettait les plaisirs de l'amour au nombre de ses fonctions journalières, il les appelait « l'exercice du lit ».

Domitien périt assassiné: or, cet homme, fléau des chrétiens, rendait la justice avec exactitude et application; il cassa souvent de sa propre autorité les arrêts des centumvirs, dictés par la brigue; il avertit les juges de ne pas croire trop légèrement les plaintes qu'on leur adressait; il nota d'infamie les juges corrompus. Il contenait si bien les magistrats de Rome et des provinces que jamais, dit Suétone, ils ne furent plus modérés ni plus justes. Nous voyons ce débauché jouer avec succès le rôle de réformateur des mœurs. Il priva les femmes « déshonorées » de l'usage de la litière, du droit de succéder et de celui de recevoir des legs. Un chevalier romain fut rayé de l'ordre des juges pour avoir repris chez lui une femme répudiée pour cause d'adultère. Il punissait sévèrement les débauches des vestales, sur lesquelles son père et son frère avaient complaisamment fermé les yeux; il les faisait mourir si elles n'avaient commis qu'une seule faute — enterrer vives, si elles en avaient commis deux. La grande vestale Cornelia, qui avait toujours passé entre les mailles de la « loi », convaincue une seconde fois d'avoir violé ses vœux, fut enterrée vive; ses amants furent battus de verges jusqu'à ce que mort s'ensuivit... Curieuse mentalité. On cite de Domitien ces mots : « Un prince qui ne punit pas les délateurs les encourage ».

Nerva Trajan Adrien

Trois empereurs relativement chastes. Nerva fut le corrupteur de Domitien durant son enfance, et Trajan — le sage et bon Trajan — était adonné aux plaisirs anti-naturels.

Quant à Adrien, artiste, lettré, voyageur infatigable, rebâtisseur de villes, fondateur de l'administration romaine, légiste, jurisconsulte et compilateur du premier Code de l'empire, — quant à Adrien, il est célèbre par sa passion pour Antinoüs, le bel Antinoüs, esclave bithynien, dont la mort accidentelle — il se noya dans le Nil — laissa son maître et impérial amant inconsolable. Adrien lui érigea des temples dans toute l'étendue de l'empire et fit reproduire ses traits par les artistes les plus fameux. Il le plaça parmi les astres et le fit représenter avec tous les attributs d'une divinité. Ainsi la passion d'un grand de ce monde fit de cet esclave le collègue d'Apollon et de Bacchus — avec les représentations duquel sa figure présente quelque analogie, d'ailleurs.

Commode

Dès sa plus tendre enfance, le fils de Marc-Aurèle se polluait la bouche en se livrant à ceux-ci et à celles-là... Il promettait d'être un grand empereur... à peine fut-il monté sur le trône qu'il fit du palais impérial un lupanar et une taverne, où avaient accès, sans difficulté aucune, entremetteuses et gladiateurs.

L'Histoire raconte qu'il était beau dans sa jeunesse, mais par la suite, il se transforma en un monstre horrible à voir. Toutes les maladies dites « honteuses » élirent domicile en son corps. Impudique, libidineux, cruel, féroce... on se demandait comment il pouvait être le fils de son père, l'auteur des célèbres *Pensées*.

Son favori préféré fut le bel esclave Anthère, qu'il emmenait avec lui sur son char triomphal et à qui il prodiguait en public ses caresses, à la grande délectation du peuple romain.

Des rivalités mal réprimées firent assassiner Anthère. Pour le remplacer, pour se consoler, Commode choisit trois cents belles femmes et trois cents jeunes hommes vigoureux, qui l'entouraient à toute heure. Ils mangeaient, buvaient, dormaient en compagnie de l'empereur et le suivaient partout. Il les possédaient alternativement et quand les forces lui manquaient, il ordonnait qu'ils se livrassent en sa présence aux plus « monstrueuses » obscénités.

On assure qu'il viola ses sœurs; qu'il commit inceste avec sa mère. Bref, il ne respectait ni parents ni alliés. Avec tous ceux qui l'entouraient, il avait commerce charnel et il se soumettait à la réciproque. Si quelqu'un se prenait à sourire de ses prouesses, il était incontinent jeté aux bêtes du cirque. — Ces choses-là doivent se prendre au sérieux, daignait expliquer le Maître.

Il distingua et combla d'honneurs un certain Romain qu'il appelait « l'âne » — à cause sans doute d'une certaine analogie obscène avec le quadrupède aux longues oreilles.

Commode se déguisait en femme et assistait sous ce déguisement à ses festins quotidiens, où il faisait mélanger aux mets les plus choisis le sang des menstrues et des excréments humains. Il se délectait à épier sur le visage des convives les grimaces que leur faisait faire l'absorption de cette « nourriture ». De temps à autre quelqu'un protestait, tel le préfet du prétoire Julien, qu'il condamna à danser nu et barbouillé de suie devant tous ses invités, pour le jeter ensuite aux lamproies d'un étang impérial.

Commode était un habile archer, un bon gladiateur; il descendit plus de sept cents fois dans l'arène pour combattre les bêtes et les hommes... féroces. Un jour il fit déguiser en monstres tous les estropiés de Rome et les abattit à coups de massue; il pensait ainsi imiter Hercule, sous les traits de qui il se faisait adorer. Une autre fois, il rencontra un homme d'une corpulence extraordinaire: il lui fit ouvrir le ventre pour le plaisir de voir se répandre ses entrailles. Lâche, il sacrifia successivement au courroux et à la vindicte populaires ses favoris Paternus, Perennis, Cleander.

Tout ce que Commode accomplissait de honteux, d'avilissant, de cruel était consigné quotidiennement dans les « Actes publics de Rome » — le Journal Officiel du temps. Les gladiateurs et les filles publiques de la ville impériale célébraient et commentaient allègrement ces hauts faits. Ils s'écriaient: — Plus artiste que Néron, plus capricieux que tous les autres, louange à Commode!

Mais voici qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, une conspiration surgit. Les conjurés empoisonnèrent Commode et le firent achever au bain par un esclave.

Et le Sénat — qui ne pouvait lui pardonner d'avoir changé son nom en *Commodianus* — fit prononcer sur son compte cette oraison funèbre: « Plus cruel que Domitien, plus impur que Néron, plus répugnant que tous les dictateurs qui ont succédé à César, il mérite que son corps soit jeté au *spoliarum* ». Ainsi fut fait.

(*A suivre*).

Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

RENOUVEAU

L'hiver a fui, maussade, entraînant loin de nous
La neige, les frimas, la tristesse angoissante.
Voici le doux printemps : De tendres rendez-vous
S'ébauchent en secret dans le cœur des amantes.

Loin de la foule, allons, mon ami, dans les bois,
Nous griser de soleil, d'air pur et de lumière.
Tout aime et tout sourit. Approche, écoute et vois :
Un souffle de bonheur parcourt la terre entière.

L'air retentit des chants des oiseaux tout joyeux;
De l'une à l'autre fleur le papillon voltige ;
La tendre pâquerette, au bouton d'or radieux,
Pour conter son secret se penche sur sa tige.

Les beaux jours sont éclos : oublions le passé.
Laissons-nous ranimer aux effluves nouvelles.
Pour que la joie renaisse en notre cœur lassé,
Puisse l'amour vainqueur nous couvrir de ses ailes.

UNE RÊVEUSE « EN DEHORS ».

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

...Si le principe de la Souveraineté individuelle n'était revendiqué que par un seul individu, l'assertion de sa Souveraineté ou, si l'on veut, de son droit absolu de faire tout ce qu'il lui plaît, ou de chercher son propre bonheur à sa fantaisie, reviendrait à lui accorder les possibilités d'exercer son despotisme sur le reste des hommes. Mais la doctrine que je me suis efforcé d'exposer n'est pas cela. C'est la pratique, dans un régime de concurrence, de la Souveraineté de tout homme, de toute femme, et dans de certaines limites, de tout enfant. Cette concurrence de toutes les Souverainetés individuelles entre elles limite, nécessairement et équitablement, la Souveraineté de chacun. Chacun est Souverain sur ses propres domaines, parce qu'il ne peut pas étendre l'exercice de sa Souveraineté au-delà de ces limites sans empiéter sur les prérogatives d'autrui, dont notre doctrine proclame également la Souveraineté? Mais qui déterminera les frontières du domaine de chacun? Question importante pour le bonheur de l'humanité et à laquelle on n'a jamais répondu scientifiquement ou spécifiquement. La réponse — si elle est correcte — fixera le point précis où cesse la Souveraineté individuelle et où l'empiètement commence. Si on l'accepte, si la mentalité publique l'adopte, elle fera plus que toutes les lois et les sanctions légales pour régler la conduite et les rapports individuels. Voici donc cette réponse : tout individu est le Souverain légitime de sa propre conduite — et en toutes choses — en tant que les conséquences peuvent en être assumées par lui-même ; ce qui revient à dire qu'en tant qu'un individu n'objecte pas à assumer les conséquences agréables de sa conduite, il ne saurait regimber contre ses conséquences désagréables. Le terme technique " risques et périls " englobant les conséquences désagréables, les difficultés, les charges de toutes sortes, la formule exacte de la Souveraineté individuelle peut s'écrire ainsi : LA SOUVERAINETÉ DE L'INDIVIDU, A SES RISQUES ET PÉRILS.

STEPHEN PEARL ANDREWS, " The Science of Society ".

L'Individualisme et l'Anarchie

Georges Palante, dans son *Précis de Sociologie*, expose que l'individualisme est une doctrine qui, au lieu de subordonner l'individu à la collectivité, établit comme principe que l'individu trouve sa propre fin en lui-même ; qu'en fait et en droit il possède une valeur propre et une existence autonome, et que l'idéal social consiste dans la libération la plus complète de l'individu. L'individualisme, ainsi compris, est identique à ce que l'on a aussi coutume d'appeler philosophie sociale libertaire.

Cette définition est la synthèse des idées anarchistes, contre lesquelles s'acharne de temps à autre la phobie réactionnaire des philosophes conservateurs.

Se constituant les défenseurs des doctrines éthiques, métaphysiques et sociales qui nient l'indépendance et la liberté individuelles, ils cherchent à étouffer, sous les sophismes d'une artificieuse dialectique une vérité qui est la force animatrice de tout mouvement ascendant d'émancipation et de progrès.

— L'individu — disent-ils — n'est rien. Tout au plus peut-on le considérer comme un atome qui se perd dans la foule, comme une molécule disciplinée du grand organisme social. Par conséquent il doit s'humilier et obéir, servir un principe supérieur (qu'il s'appelle *Dieu*, *Etat*, *Humanité* ou *Patrie*), et sacrifier à ce principe ses propres désirs, ses propres intérêts, sa propre volonté de vie et de puissance.

Ces théories liberticides, implantées sur l'idée-mère du collectivisme platonique, sont dans la réalité, facilement réfutables. Il n'y a qu'à réfléchir que l'individu est le principe et la fin de toute activité, la source de toute énergie — que les actions les plus sublimes et les découvertes les plus avantageuses sont dues au génie, au courage, à l'initiative individuels — on reconnaîtra sans peine que la valeur de « l'unique » ne peut être méconnue.

L'individualisme qui pense et qui agit, qui crée et qui détruit, qui transforme et qui innove, est supérieur à toutes choses ; il ne peut être subordonné à une abstraction quelconque, il a droit à la liberté et à l'indépendance la plus illimitée.

L'égoïsme, force motrice de l'homme, est légitime et juste en tant qu'il signifie l'amour et le respect que l'individu éprouve pour soi-même, et la revendication véhémente d'étendre et d'affirmer sa propre personnalité.

C'est pourquoi ceux qui ont conscience de leur moi répètent avec Stirner : Que si le divin concerne Dieu, l'humanité concerne l'homme. Que leur cause n'est ni divine ni humaine. Que le vrai, le bon, le juste, le libre n'existent pas par eux-mêmes. Que ce qui existe, c'est le « moi », non point général, mais unique, comme chacun est unique. Rien n'est au-dessus du « moi ».

L'individualisme, doctrine de vie et de joie, trouve sa complète satisfaction en l'anarchisme.

Dans la société bourgeoise — de même que dans la société social-communiste — l'individu est étouffé entre les brancards ignominieux du légalisme et de l'autorité.

Or, en l'absence de tout gouvernement, de toute loi, de tout lien disciplinaire, l'individu croît et se développe en raison directe de ses propres capacités et de sa propre énergie volitive.

Pour ce motif, individualisme et anarchisme sont des termes qui se confondent, qui se complètent réciproquement ; aussi, iconoclastes, combattons-nous — partisans convaincus que nous sommes de la lutte pour la libération individuelle — de toutes nos forces pour briser les chaînes qui nous contristent et nous oppriment.

Nous luttons contre l'Etat — instrument de tyrannie s'il en fut jamais — qui, sous prétexte de maintenir l'ordre, saigne et asservit l'individu, tue en lui l'esprit d'indépendance, le transforme en automate, en jouet entre les mains des despotes.

Nous bataillons contre les lois, contre les préjugés, contre l'abominable esprit grégaire et la non-moins abominable morale, laquelle constitue une nouvelle forme d'oppression, un mensonge qui, inoculé dans l'âme de l'homme, lui impose d'étouffer l'appel de son instinct ou de ses sentiments, sa volonté même. Et cela en hommage à un fantôme inexistant.

Nous pensons que de même que « l'esprit scientifique lutte incessamment contre l'autorité au sein de la société, il luttera également contre l'autorité au sein de la conscience ».

Nous ne visons pas à réaliser le conformisme ou le monisme moral, pas plus que le paradis terrestre ou la christianisation universelle. C'est pourquoi nous sommes d'accord avec E. Armand, lorsqu'il écrit dans *l'en dehors* que les individualistes n'entrevoient pas, dans un avenir indéfini, une humanité parfaite, devenue absolument juste par l'équivalence de toutes les consciences ; — que rien ne leur ferait davantage horreur qu'un milieu où s'équilibreraient toutes les consciences, à cause de l'absence de la variété des expériences individuelles, tous les composants de ce milieu se répétant moralement.

Ce que nous voulons, donc, est tout simplement l'anarchie, c'est-à-dire un régime où toutes les individualités qui tendent à la vie libre ne seront opprimées ni par les gouvernants, ni par les préjugés, ni par les conventions sociales. Car l'Individualisme anarchiste est l'intégration suprême de toutes les libertés et quant à l'Individualiste, c'est celui qui, conscient de sa propre valeur et incapable de supporter un frein quelconque, ne sacrifie pas son « moi » et ne se résigne pas à la servitude, mais lutte pour « sa » cause et pour son complet triomphe.

ENZO DI VILLAFIORE.

Pointes sèches

Le passant : Pourquoi diantre, vendez-vous cet ouvrage, ce tableau, aussi cher ??

Le marchand : — C'est l'œuvre d'une de nos gloires nationales, un homme de haute valeur, qui mourut de misère, fouchtra ! Et je n'en diminuerai pas un centime.

GABRIEL.

Correspondance

John Beverley Robinson.

Détroit (Michigan), avril 1924. — Mon cher Armand. — Il m'a fallu *l'en dehors* pour apprendre la mort de mon vieil ami et camarade John Beverley Robinson ; je comprends à présent pourquoi je ne recevais pas de réponse à mes lettres... J'ai fait connaissance de Robinson, en 1889, en me rendant à Boston, où j'allais assister à un Congrès de la Fédération Américaine du Travail en qualité de délégué. Je m'étais arrêté à New-York pour assister à une réunion privée qui se tenait chez Mme Lilly Devereaux Blake, mère de la compagne de John Beverley Robinson et qui — il y a bien longtemps de cela — se présenta comme candidate du parti du vote des femmes à la présidence des Etats-Unis. Depuis 1889 nous n'avions cessé de correspondre, Robinson et moi. Je savais qu'il s'occupait à traduire l'*Idée générale de la Révolution au XIVe siècle*, de Proudhon. Il avait aussi dans l'idée de publier une revue mensuelle lorsqu'éclata la grande guerre qui devait sauver le monde du despotisme... et il devint impossible dès lors aux Etats-Unis de publier des journaux d'avant-garde... Robinson était un homme distingué, d'une excellente éducation, qui a été professeur d'économie sociale à l'Université Washington, à Saint-Louis. Il avait écrit plusieurs brochures sur l'anarchisme... John Robinson devait descendre, si ma mémoire ne me fait pas défaut, d'un certain John Beverley Robinson, homme d'état canadien, lieutenant-gouverneur d'Ontario, un réactionnaire fini. Notre Robinson en était l'antithèse au point de vue des idées. Ce qui ne l'empêchait pas d'être un gentleman à tous les égards, d'avoir la démarche d'un aristocrate ; d'être cultivé, réservé et modeste, absolument comme j'aime que soient nos militants. Que voulez-vous, mon cher, je trouve malheureux et regrettable que tant de gens aux idées avancées se soient mis dans la tête que pour être anarchiste, il faille nécessairement être grossier, négligé, effronté, un voyou enfin..... Je crois me rappeler que je fus introduit aux Robinsons par Hugh O. Pentecost, dont vous avez traduit des études dans votre *Ere Nouvelle*. A ce moment-là, Pentecost, qui avait été pasteur, puis du parti de l'Impôt Unique, était devenu anarchiste et publiait une revue dont le titre, rendu en français, est *la Revue du XXe siècle*.

Aux bureaux de cette revue, je rencontrai un certain James W. Sullivan, typographe et écrivain à ses heures de loisir : il avait écrit un livre intitulé *Ideo-Kleptomania*, où il se faisait fort de démontrer que le célèbre Henry George était un plagiaire et qu'il avait tiré son idée de l'Impôt Unique dans un livre de Patrick Edward Dove, paru longtemps avant lui, et dont le titre, traduit était « La Théorie de la Progression humaine ». C'est en 1889 que je rencontrai Tucker, Garros, Miss Holmes, bref tout le groupe tuckerien...

Nous allons partir pour *Bubbling Waters* dans quelques jours. Nous y vivons aussi près de la nature que possible. Nous ne déjeûnons pas, nous faisons dans la matinée un maigre dîner, mais quand la faim nous prend, nous mangeons tout notre saoûl. Nous portons de vieux habits, de vieilles chaussures, durant tout l'été nous allons sans chapeau, nous travaillons quand nous nous en sentons l'envie et allons au lit quand nous sentons le besoin de dormir... Et j'ai 74 ans... Nous avons chez nous une famille d'amis pourvue de huit marmots. Et il y a encore des cabanes rustiques pour recevoir les visiteurs, qui y demeurent autant que cela leur chaut et nous paient ce qu'ils veulent. A ce propos, nous n'avons que très peu d'argent et ne nous en préoccupons guère. Cet été nous allons essayer de faire un petit théâtre en plein air, la scène sur le bord d'une rivière, les spectateurs sur l'autre rive, dans un bosquet en pente. A la mode grecque ? Non point. A la mode peau rouge, tout bonnement... Jo LABADIE.

Questions d'éthique sexuelle.

Au camarade E. Armand. — Tes articles sur la question sexuelle m'ont vivement intéressé. Arguments francs et — souvent — irréfutables. Mais dans les rapports sexuels, même dépouillés de toute hypocrisie (pudeur, légalisation du lien, mono-gamie ou andrie, etc.), n'y a-t-il pas *malgré tout* quelque chose de plus que l'accomplissement d'un geste à la fois naturel et agréable, assimilable à toute autre manifestation d'activité organique ?

Ce quelque chose, c'est le *mystère* du geste créateur, qui, je crois, subsiste toujours plus ou moins dans l'acte d'amour, empêchant de le considérer comme une chose aussi simple, aussi nette que tu le décris. De plus il ne faut pas oublier que la nature n'a mis de la volupté que pour inciter à la repopulation... C'est le sucre destiné à transformer la pillule en bonbon savoureux ! L'homme, en n'acceptant que la volupté, en *stérilisant* le geste amoureux, donne donc une entorse à la nature, détourne un organe de ses fins naturelles.

Ces quelques réflexions sont mal coordonnées (je griffonne rapidement), En tous cas je vois :

1° Que l'assimilation du geste amoureux à d'autres gestes naturels n'est pas toujours juste, le geste amoureux pouvant être, ou un *abus* de recherche de satisfactions sensuelles, ou le geste naturel le plus profond et le plus mystérieux puisque créateur de la vie, prenant ses racines dans des parties *mal connues* de l'organisme et *réveillant en nous des intincts* incompatibles avec le raisonnement froid et logique.

2° Que si la pudeur et la propriété amoureuses sont des notions nuisibles — à rejeter — il faut néanmoins une certaine prudence dans l'extériorisation érotique : méfions-nous de la bête, de ses réveils farouches. L'amour est apparenté à la mort tout en étant aussi l'antithèse !

J. SARASSIU.

Maurice OLIVAINT : *Sur les Coraux.* — Deux anglaises et un français font naufrage sur un « atoll » et y mènent une vie primitive pleine de charmes à laquelle ils reviennent, après un court retour dans la vie civilisée. Cette brève histoire tend à prouver que l'instinct polygame renaît chez l'homme dès qu'il revient en contact avec la nature sauvage. *Sur les Coraux* est suivie d'une nouvelle : *Le Fils de Mademoiselle Florès*, où est raconté un croisement anthropo-simiesque voulu dont le produit malgré l'éducation, n'arrive pas à surmonter les tendances héréditaires. — Edition de « La Pensée Française », 7 fr. 25 franco.

FILIPPO DAUDET : *Profumi maladetti.* — Edition luxueuse en langue italienne proprement illustrée, des poèmes en proses de Philippe Daudet publiés par *Le Libertaire*. Edition de *Fede*, Rome.

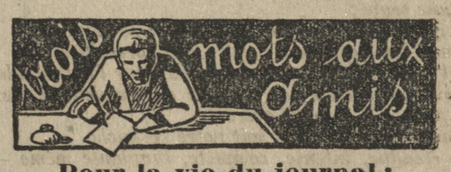
C.-A. LAISANT : *L'Illusion parlementaire* (numéro de mai 1924 de « La Brochure Mensuelle », 39, rue de Bretagne, Paris, 3e).

La " Revue Anarchiste ", sommaire du n° 26 (avril 1924 : *Auguste Strindberg* (Henry Poulaille). — *Le Théâtre : La Femme et le Héros* (André Colomer). — *La Farce macabre : Fantoches* (Brutus Mercereau). — *La Poésie : Trop tard ?* (Marcel Millet). — *La Pensée anarchiste en Pologne* (Joan Sovado). — *Revue des Revues* (Maurice Wullens). — *La Vie littéraire* (P. Vigné-d'Octon). Un numéro : 1 fr. 50.

S'adresser à l'administration : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10e).

Une conversion

L'*Espoir du Monde*, organe socialiste chrétien, annonce que Robert Blatchford, l'écrivain matérialiste bien connu, l'auteur de *Je combats le christianisme parce qu'il n'est pas vrai*, dont les convictions antireligieuses passaient depuis quelque temps pour être fortement ébranlées est converti au spiritualisme et se déclare maintenant convaincu de la survivance de la personnalité humaine. Bref, Robert Blatchford serait devenu spirite. Nous croyons, nous, que ce qui est surtout ébranlé chez lui, c'est la raison.



Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

Souscription permanente. — Margot, 20. Petit d'O., 10. Léon Marius, 15. André, 6 25. Klimovitch, 4. Bernard, 2. Collecte r. du Château-d'Eau, 12. M. Chatain, 2. Noël Garibaldi, 10. Raymond Lachèvre, 0 50. Paul Pradelles, 1. Julien Dubois, 5. Julien Rey, 5. Murgadella, 1 50. Anonyme Albi, 5. Maurice Imbard, 4. P. Gardette, 4. J. M. B., 10. Liger, 1. Claire de F., 5. Pierre Bonniel, 2 50. Isabel Martinez, 5. Maurice D., 2. M. V., 2 50 Blanchong, 4. Charlut père, 1 50. Reeb, 15. Décayeux, 1 50. Montgon, 5. E. P. Montigny, 3 50. E. Galeani, 30. Canonne, 3. B. Cécile, 2. Jean Ferret, 4. Mascart, 4. Léon Sabatier, 1 50. Charles, 4. F. Buy, 1. Dutheil O., 1. E. Bigot, 4 Pont, 1. Gatto Pierre, 4. Un bolcheviste individualiste, 5. Léger, 2. Réunion Tapis Vert, 10. Leonardi, 5. Kistler, 5. Hamlet, 5. Plazanet, 5. Schneider, 5. Grupo libertaria idista, 20. G. Bouton, 1. Chapoton, 5. Hermann Vogt, 5. Total : **297 fr. 25** (Liste arrêtée au 15 mai 1924).

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

L'abonnement d'un certain nombre de nos abonnés arrive à échéance au mois de mai. Ils sont priés, en le renouvelant, de tenir compte que nos abonnements sont exclusivement annuels et partent de n'importe quelle date.

BIÈRE de santé extra à faire soi-même par procédé simplifié. Dose p. 35 lit. 4 fr. 80 ; p. 110 lit. 12 fr. 50 franco gare. CANONNE-DESPRÉS (abonné à *l'en dehors*), Viesly (Nord).

CAMARADE âgé 71 ans, petit avoir, désire f. connais. d'une camarade idées libertaires en âge ou rapport pouvant s'occuper basse-cour. CHARLUT père, r. de Paris, 57, Arcis-sur-Aube (Aube).

ALBIN. Sommes d'accord. NOUVELLON.

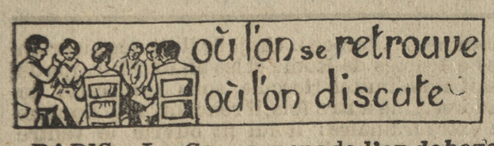
MÉNAGE habitant la campagne (30 lieues de Paris), cherche fillette camarade pour travaux intérieurs et ecritures (rétribuée). Ecrire aux bureaux du journal.

J. MARTINET. — Voulez-vous vous faire connaître ?

UNE CAMARADE mécanicienne-dentiste étrangère désire entrer en relation avec un camarade français travaillant dans le même métier. SONIA, au journal.

CHERCHE MÉNAGE cultivateurs pour métayage ferme. Non-professionnels et milieux-libristes s'abstenir. Ecrire à LABRADOR, au journal.

Je dés. corresp. ou discuter questions d'éthique sexuelle dans le sens individual. anarch. M'écrire VIR, aux bur. du journal.



PARIS. — **Les Compagnons de *l'en dehors*** se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Bar des Aviateurs*, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 1/2 (métro Château-d'Eau).

Lundi 26 mai : *L'Individualisme biologique ou ethno-sexuel*, par Camille Spiess.

Lundi 9 juin : La philosophie de William James : *Le Pragmatisme*, par Roche.

Dimanche 25 mai, journée de plein air dans le parc de Saint-Cloud (Carrefour du bassin de la Grande-Gerbe). — Rendez-vous au terminus des tramways, à Saint-Cloud, à 10 heures précises. Moyens de communication, Gare Saint-Lazare, tramways, bateaux.

A 15 heures : « ***Les sirènes et le contrat sentimental*** », par E. Armand.

Libereso « Organo di la Anarkiista Seciono di Emancipanta Stelo, kosmopolita Uniono di la laborista idisti » est entièrement rédigé en langue internationale *ido*. Il publie des articles de camarades anglais, allemands, autrichiens, français, hollandais, espagnols, italiens, roumains, russes, etc., preuve nouvelle que par sa précision et sa souplesse l'Ido convient tout à fait pour les relations entre tous pays. Il se compose actuellement de brochures dont la publication alterne avec celle du Bulletin.

L'abonnement à 10 numéros successifs (5 du Bulletin et 5 des brochures) est de 5 francs pour la France et de la valeur de 2 heures de travail d'un ouvrier qualifié en monnaie des autres pays. Nos amis qui ne savent pas encore l'Ido et qui désireraient cependant comprendre directement les écrits de nos camarades de tous pays peuvent apprendre cette langue internationale en 10 leçons de 2 heures. Ecrire à Jules Vignes, rue Baron-Chauran, Saint-Genis Laval (Rhône), France. Ils recevront les éditions publiées par *Libereso*.

— La recommandation des imprimés, ayant été portée de 0 fr. 40 pour le régime intérieur et à 0 fr. 75 pour l'extérieur, prière d'en tenir compte pour l'envoi des ouvrages que l'on désire recevoir recommandé.

Si vous n'avez pas lu

L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE

vous ignorez tout du mouvement individualiste.

Envoi contre **8** fr. **40** recommandé (extérieur **8** fr. **75**).

...Qui ne connaît de l'Individualisme que les livres de Stirner et de Mackay trouvera à se rafraîchir dans la jouissance qu'il éprouvera à lire l'œuvre principale de cet autre individualiste E. Armand... L'impression qui dure, chez lui, c'est l'élément de solidarité, l'idée de camaraderie qui caractérise sa conception de la vie, où il va jusqu'à écrire de « *notre* individualisme ». Par dessus tout, notre ami revendique le détermin isme individuel, l'éducation de la volonté et le libre examen. Son ouvrage constitue comme une sorte de guide dans toutes les circonstances de la vie : sexualité et psychologie, économie sociale et politique, science et philosophie. Il traite les questions de l'autonomie personnelle, du pouvoir, de l'illégalisme, de la joie de vivre et de la recherche individuelle du bonheur. Il s'enquiert de la valeur du paganisme moderne pour l'individu. Il revendique pour l'unité humaine le droit de disposer librement du produit qu'il a obtenu par son travail personnel au même titre que de son corps, de ses goûts, de son amour, de sa haine. Mais E. Armand n'ignore pas la valeur de l'entente et de la coopération pour les hommes libérés.

(A.-L. CONSTANDSE, *Alarm* de mai 1924).

Rappelons que notre ami E. Armand est actuellement occupé à la revision des épreuves de l'*Iniziazione Individualista Anarchica*, qui contiendra 25 à 50 pages de plus environ que l'édition française de l'*Initiation Individualiste*. Les souscriptions à raison de *12 lire* par volume (à recevoir franco et recommandé), à adresser à MENICONI FIORAVANTE, *Corso Ticinese*, 12, MILANO (6), Italie.

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont consacrés à nos éditions ou sont versés à la caisse du journal. — *Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.*

E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un anarchiste ?	2 50
— — *L'Initiation Individualiste anarchiste*, envoi recommandé.	8 40
— — *Sous les verrous* (poèmes).	0 30
— — Où il est question de l'Illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, de « Chez les Loups », etc.	0 20
DARROW (Cl.) — Qui jugera le criminel ? (les 2).	0 10
NOTRE INDIVIDUALISTE (français et *ido*), les 3.	0 10
SÉBASTIEN FAURE. — *L'Imposture religieuse*	8 50
VIGNÉ D'OCTON. — *Pages rouges*	6 »
GEORGES ANQUETIL. — *La Maîtresse légitime*.	10 50
— — *L'Amant légitime*	10 50
Dr A. GAUDUCHEAU. — *Contre un fléau*	5 »
A. DÉJACQUES. — *A bas les chefs*	0 15
P.-J. PROUDHON. — *Qu'est-ce que la Propriété ? La Propriété fille du travail.*	0 25
P.-J. PROUDHON. — *La propriété-vol*	0 25
SPENCER. — *Le droit d'ignorer l'Etat*	0 25
EPICTÈTE. — *Petit Manuel*	0 25
LIONEL D'AUTREC. — *L'Outrage aux Mœurs*	6 50
GEORGES VIDAL. — *Devant la Vie*	5 »
ERMENONVILLE. — *La morale de la guerre.*	0 10
GEORGETTE RYNER. — *Le Combat de l'amour et de la mort*	2 15

Livres d'occasion. — J. Simon : Conférences thérapeutiques et cliniques sur les *maladies des enfants*, 2 vol. cart., 9 fr. 50. — E. Pothé : Applications de la *télégraphie sans fil* (neuf), 2 fr. 50. — Eugène Sué : *Romans*, 12 fr., un gros vol. relié. — Victor Hugo : *Napoléon le Petit*, relié, 4 fr. — E. Castex : *Electricité médicale* (672 p., état presque neuf), cart., 6 fr. 50. — Paul Margueritte : *La Mouche*, 2 fr. 50. — Pierre Blanchard : *Le Plutarque de la Jeunesse*, relié, 6 fr. — Cassel's German-english and english-german pronouncing Dictionary, 6 fr. — Maurice Girard ; *Métamorphose des insectes*, 2 fr. 50. — Adrien Baret : 2e année d'*anglais*, 2 fr. — Théophile Gauthier : *Caprices et Zigzags*, 3 fr. 50. — Ostwald : L'évolution d'une Science : *La Chimie*, 3 fr. 75. — Balzac : *Le Vicaire des Ardennes*, 2 fr. — Edgard Allix : *Economie politique*, cart., 1 fr. 50. — Marmontel : *Les Incas* (édition 1777), état neuf, relié, 10 fr. — S. Meunier : *L'Ecorce terrestre*, 3 fr. — Henri Dugard : *Le Maroc de 1919*, 3 fr. 50. — G. Blondel : *L'Education économique du peuple allemand*, 2 f. 50. — Pierre Loti : *Jerusalem*, 2 fr. 50. — Armand Landrin : *Les Monstres Marins* : 3 fr. — V. Coissac : *Les erreurs de la science contemporaine*, 3 fr. — L. Simonin : *L'Or et l'Argent* (Biblioth. des Merveilles), 3 fr. 50. — Barbusse : *Clarté*, 2 fr. 50. — Dubois-Desanles : *Didier Harriel*, 3 fr.

Indiquer volumes en remplacement au cas de vente de celui demandé.

SAVON, 72 °/₀, 10 k. (brut), 42 fr. ; 50 k. (net), 190 fr. ; **HUILE**, 10 l., blanche, 70 fr. ; table, 80 fr. ; olive, 90 fr. ; **CAFÉ**, 3 k. vert, 33 fr. ; grillé, 37 fr. Franco remboursement ; sans remboursement, 1 fr. 30 en moins. Marie Mayoux, institutrice révoquée, exclue du Parti communiste, 48, rue Horace-Bertin, Marseille, C. Ct postal 7490.

« l'en dehors » *est en vente* :

A PARIS : Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château d'Eau — Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne — vis à vis du 2, rue St-Denis (place du Châtelet) — du 42 et du 72 boulev. Sébastopol — du 8 boulev. St-Denis — du 21 boul. St-Michel — A la Librairie Sociale, 9 r. Louis Blanc — 38 r. de la Convention — angle rues de Cronstadt et Dombasle — 123 aven. Jean Jaurès.

Boulogne-Billancourt : 100, av. de Versailles.

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms _____

Adresse complète _____

_____

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à **5** *francs l'exemplaire* _____

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

116. Bizeau. — 117. Louis Mollet. — 118 R. Maurin. — 119. Pierre Voisset. — 120. Noël Garibaldi. — 121-122. Groupe libertaire du Hâvre, par R. Lachèvre. — 123. Piriou. — 124. P. Gardette. — 125-126. Georges Liger. — 127. Claire de Faget — 128-129-130. Louis Mongton. 131-132-133-134-135. Grupo libertaria idista, Saint-Genis-Laval. — 136. Léonardi Emidio. — 137. Edmond Studleur. — 138. Aline Stauffer. — 139. William Stauffer. — 140. Louis Gaston.

Il reste encore 360 souscriptions environ à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS